

# LA TERREUR RÉVOLUTIONNAIRE...

(En vue d'un avenir qui pourrait bien être proche)

**Pensiero e Volontà** - 1<sup>er</sup> octobre 1924

-----

Le court article que j'ai écrit dans le dernier numéro, «*Contre les intempérances de langage*», a provoqué des critiques qui dépassent l'épisode à l'origine de la polémique et qui soulèvent un problème général de tactique révolutionnaire; c'est un problème qu'il faut toujours discuter et rediscuter parce que le sort de la prochaine révolution peut dépendre de la solution qu'on y apportera.

Je ne parlerai pas de la façon dont on peut combattre et abattre la tyrannie qui opprime aujourd'hui le peuple italien. Nous nous proposons simplement de faire ici un travail de clarification des idées et de préparation morale en vue d'un avenir, proche ou lointain, parce qu'il ne nous est pas possible de faire autre chose. Du reste, si nous pensions venu le temps d'une action plus efficace... nous en parlerions encore moins.

Je m'occuperai donc seulement, et sur un plan purement hypothétique, des lendemains d'une insurrection triomphante et des méthodes de violences que certains voudraient utiliser pour «*faire justice*» et que d'autres croient nécessaires pour défendre la Révolution contre les pièges des ennemis.

Laissons de côté «*la justice*», concept trop relatif qui a toujours servi de prétexte à toutes les oppressions, à toutes les injustices et qui ne signifie souvent rien d'autre que la vengeance. La haine et le désir de vengeance sont des sentiments irrépressibles que l'oppression réveille et entretient tout naturellement; s'ils peuvent représenter une force utile pour secouer le joug, ils deviennent une force négative quand il s'agit de remplacer une oppression par la liberté et la fraternité entre les hommes, et non pas par une nouvelle oppression. C'est pourquoi nous devons nous efforcer de susciter ces sentiments supérieurs qui puisent leur énergie dans l'amour passionné du bien, tout en veillant à ne pas briser l'élan nécessaire à la victoire, élan qui comporte de bons et de mauvais facteurs.

Si, pour mieux diriger la masse, il fallait lui passer la bride, ce qui se traduirait par une nouvelle tyrannie, alors il vaut mieux la laisser agir comme la passion la pousse à le faire; mais souvenons-nous toujours que nous anarchistes, nous ne pouvons être ni des vengeurs, ni des «*justiciers*». Nous voulons être des libérateurs et nous devons agir comme tels, par la propagande et par l'exemple.

Venons-en à la question la plus importante qui est la seule chose sérieuse mise en avant sur ce thème par ceux qui me critiquent: la défense de la révolution.

Ils sont encore nombreux ceux qui sont fascinés par l'idée de «*la terreur*». Il leur semble que

la guillotine, les exécutions, les massacres, les déportations, les prisons - «*potence et prison*» me disait récemment un communiste des plus connus - sont pour la révolution des armes puissantes et indispensables. Et ils trouvent que si tant de révolutions ont été vaincues et n'ont pas donné le résultat qu'on pouvait escompter, c'est à cause de la bonté, de la «*faiblesse*» des révolutionnaires qui n'ont pas assez persécuté, pas assez réprimé, pas assez massacré.

C'est là un préjugé courant dans certains milieux révolutionnaires, qui tire son origine de la rhétorique et des falsifications historiques des apologistes de la Grande Révolution française, et qui a trouvé, ces dernières années, une nouvelle vigueur dans la propagande des bolchéviks. Mais c'est précisément l'inverse qui est vrai: la terreur a toujours été un instrument de tyrannie. Elle a servi, en France, la féroce tyrannie de Robespierre et elle a préparé la voie à Napoléon et à la réaction qui s'ensuivit. En Russie, elle a persécuté et assassiné des anarchistes et des socialistes; elle a massacré des ouvriers et des paysans rebelles et elle a brisé en définitive l'élan d'une révolution qui aurait vraiment pu ouvrir une ère nouvelle à la civilisation.

Ceux qui croient à l'efficacité révolutionnaire et libératrice de la répression et de la férocité ont la mentalité arriérée des juristes qui s'imaginent qu'il est possible d'éviter les délits et de moraliser le monde au moyen de peines sévères.

Tout comme la guerre, la terreur réveille les instincts de férocité ataviques mal recouverts encore d'un vernis de civilisation et elle met au premier plan les pires éléments qui existent dans la population. Loin de servir à défendre la révolution, elle sert à la discréditer aux yeux des masses, à la leur rendre odieuse et, après une période de luttes féroces, elle aboutit nécessairement à ce qui s'appellerait aujourd'hui la «*normalisation*», c'est-à-dire la légalisation et la perpétuation de la tyrannie. Quels que soient les vainqueurs, on en arrive toujours à l'instauration d'un gouvernement fort qui assure aux uns la paix au prix de la liberté, et aux autres la domination sans trop de risques.

Je sais bien que les anarchistes terroristes (les rares qui existent) rejettent toute terreur organisée qui serait faite par des agents à la solde d'un gouvernement et sur son ordre; ils voudraient que ce soit directement la masse elle-même qui mette à mort ses ennemis. Mais cela ne ferait qu'aggraver la situation. La terreur peut plaire aux fanatiques mais ce sont surtout ceux qui sont réellement mauvais, avides d'argent et de sang qui la trouvent à leur convenance. Et il ne faut pas idéaliser la masse et se l'imaginer tout entière composée de braves gens qui peuvent certes commettre quelques excès, mais qui sont toujours animés de bonnes intentions. Les sbires et les fascistes servent les bourgeois et ils sortent bien de la masse!

Le fascisme a accueilli beaucoup de criminels et il a ainsi, jusqu'à un certain point, assaini d'avance l'ambiance dans laquelle se déroulera la révolution; mais il ne faut pas croire que tous les Dumini et tous les Cesarino Rossi sont des fascistes. Il y en a qui n'ont pas voulu ou pas pu devenir fascistes, pour une raison ou pour une autre, mais qui sont tout prêts à faire au nom de la «*révolution*» ce que les fascistes font au nom de la «*patrie*». Par ailleurs, les sicaires de tous les pays ont toujours été prêts à se mettre au service des nouveaux régimes et à en devenir les instruments les plus zélés; et tout comme eux, les fascistes d'aujourd'hui s'empresseraient demain de se dire anarchistes ou communistes, ou tout ce qu'on voudra, pourvu qu'ils puissent toujours s'imposer par la violence en toute impunité et à donner libre cours à leurs mauvais instincts. Et si, trop connus et compromis, ils ne pouvaient pas le faire dans leur pays, ils iraient jouer les révolutionnaires ailleurs, et chercheraient à se faire remarquer, en se montrant encore plus violents, plus «*énergiques*» que les autres et en traitant de modérés, de réactionnaires, de «*pompieri*», de contre-révolutionnaires ceux qui conçoivent la révolution comme une grande œuvre de bonté et d'amour. Il faut défendre et développer la révolution selon une logique inexorable, c'est certain; mais on ne doit pas et on ne peut pas la défendre par des moyens qui sont en contradiction avec les fins qu'elle poursuit.

Le meilleur moyen de défendre la révolution est toujours d'enlever aux bourgeois les moyens économiques de leur domination, d'armer tout le monde (jusqu'à ce qu'il soit possible d'inciter les gens à jeter les armes devenues jouets inutiles et dangereux) et d'intéresser à la victoire toute la grande masse de la population.

S'il fallait pour vaincre dresser des potences sur les places publiques, je préférerais encore perdre.

**Errico MALATESTA.**

-----